

L'Agriculture mise à la portée de tout le monde.

Légumes-racines.

Après avoir passé en revue la famille des céréales, il est naturel que nous nous occupions des racines alimentaires cultivées en grand dans la plupart des exploitations agricoles. Nous consacrerons ensuite quelques moments aux plantes dites économiques, mais qui seraient, à mon avis, mieux nommées plantes industrielles.

Patates.

La pomme de terre est aux racines ce que le froment est aux céréales. Sous les zones tempérées le blé et les pommes de terre sont les plantes par excellence. Quand toutes les autres récoltes auraient manqué, si le blé et les pommes de terre ont réussi, la subsistance des populations est assurée ; mais que, par suite de perturbations atmosphériques, le blé ou les pommes de terre viennent à tromper les espérances du laboureur, aussitôt le fantôme de la disette se dresse menaçant, et le prolétaire s'inquiète et s'agit.

Origine de la patate.

C'est une curieuse histoire que celle de la pomme de terre. Originnaire des environs de Buenos-Ayres, ou du moins trouvée pour la première fois à l'état sauvage dans les environs de cette ville, elle fit son apparition en Espagne au milieu du XVII^e siècle, à peu près vers la même époque où le tabac fut importé en France, en 1660, si j'ai bonne mémoire. Mais, soit que l'on considérât la pomme de terre comme une plante tropicale incapable de fructifier sans des soins incompatibles avec les exigences de la culture ordinaire, soit pour toute autre cause, il ne paraît pas que les horticulteurs espagnols aient abordé aucune tentative de multiplication sur une grande échelle. Cependant, des amateurs français entendirent parler des nouveaux tubercules, en firent venir de Madrid, et traitèrent leur acquisition comme une plante de serre, s'occupant plutôt de la plante que des racines. Ainsi, nos pères reçurent la pomme de terre comme une fleur nouvelle, tandis qu'en 1799, nous accueillions, nous, le dahlia comme un végétal comestible. Dahlias et pommes de terre ont simplement changé de destination.

Mais pendant que, méconnues en Europe, les pommes de terre y demeureraient sans emploi utile, le planteur de l'Amérique anglaise l'avait appréciée et accueillie, puisque déjà en 1760, sa culture y était très répandue, et que Franklin, dans une lettre, la recommande fortement et énumère ses nombreux avantages.

C'est à peu près vers la même époque que des voyageurs français appor-

tèrent de la Louisiane plusieurs sacs de tubercules qui, vendus ou donnés en présent aux notabilités agricoles du temps, appelèrent enfin l'attention de quelques philanthropes sur la valeur de la pomme de terre comme plante alimentaire. Parmi ceux-ci, Parmentier sembla, de prime abord, comprendre les hautes destinées de la nouvelle racine. Ne souriez pas en entendant ces expressions, mes amis ; on peut dire d'une plante qu'elle est appelée à de hautes destinées, quand son adoption doit un jour assurer la subsistance des travailleurs et des pauvres, et rendre impossible le retour de ces épouvantables disettes dont le tableau remplit les plus lugubres pages de l'histoire ancienne et moderne. C'est la pomme de terre, et la pomme de terre seule, qui empêche depuis longtemps l'Irlandais de mourir de faim. Essayez d'ôter les pommes de terre aux Anglais, aux Hollandais, aux Belges, aux Allemands, et de trouver un autre végétal dont la culture rendra le territoire de ces peuples capable de nourrir ses habitants, vous n'y réussirez pas !

Ce que l'on doit à Parmentier.

Revenons à Parmentier. Il n'eut pas plutôt reconnu que la pomme de terre offrait une nourriture saine et substantielle, que la culture de cette plante était à la fois simple, peu dispendieuse et possible dans la plus grande partie du sol de la France, qu'il consacra sa fortune, son crédit, sa plume, à faire ranger la pomme de terre parmi les végétaux usuels. Il s'adressa à tout le monde, au roi Louis XVI, aux économistes, aux agronomes, aux paysans. Les uns se moquèrent de lui, comme cela arrive toujours ; d'autres le traitèrent d'empoisonneur ; la masse resta indifférente. Mais rien ne découragea Parmentier, il couvrait ses champs de pommes de terre, en envoyait de tous les côtés avec ces seuls mots : " Goûtez et faites goûter. "

A force de démarches, il présenta ses pommes de terre à la cour, et elles parurent sur la terre du roi. Louis XVI les trouva excellentes, et les courtisans dirent comme le monarque. Bientôt, à la suite d'un grand dîner que donna Parmentier, et dans lequel tous les mets sans exception se composaient des nouveaux tubercules diversément assaisonnés, un plat de pommes de terre devint le plat à la mode.

Mais les fermiers, les paysans, les habitants des campagnes, ceux en général dont la pomme de terre devait plus tard constituer la meilleure ressource, étaient loin d'être convaincus, et vous ne sauriez croire quelles incroyables difficultés Parmentier eut à surmonter pour populariser la culture de son végétal. Il lui fallut com-

battre et détruire les uns après les autres les plus absurdes préjugés.

Dans un canton, l'on prétendait que la pomme de terre contenait des principes vénéneux, et l'on citait des cas d'empoisonnement occasionnés par elle ; ailleurs la pomme de terre n'empoisonnait pas, mais elle passait dans l'estomac *comme de la terre, trompant un instant la faim, mais ne nourrissait pas* ; ailleurs encore la pomme de terre épuisait tellement le sol, que le blé refusait d'y venir, et qu'il suffisait qu'une pomme de terre poussât au pied d'un arbre pour le faire périr. Et notez bien, mes amis, que ces accusations ne furent pas de vains bruits qui coururent sans noms d'auteurs, mais je les ai lues imprimées dans des livres et des mémoires signés de personnages qui, de leur temps, jouissaient d'une certaine réputation.

AUGUSTIN.—Mais cela est inconcevable, surtout en songeant que la vérification des faits qu'avancait Parmentier était à la portée de tout le monde.

M. DE MORSY.—Et si je vous disais qu'il y a quelques années en 1840, on m'a communiqué un bail où le propriétaire stipulait, sous peine de nullité, que son fermier ne pourrait cultiver tous les ans plus d'un arpent de pommes de terre ! Si j'ajoutais que jusque-là ce même propriétaire avait formellement exclu les pommes de terre des terrains qu'il affermait ! que la concession ci-dessus avait été arrachée uniquement par la crainte de perdre un locataire payant exactement ses loyers !

CHARLES.—Quel est donc le coin perdu, reculé de la France, où subsistent encore les dernières traces de pareils préjugés ?

M. DE MORSY.—Hélas ! c'est à moins de cinquante lieues de la capitale du monde civilisé, dans un département qui certainement n'est pas un des moins bien cultivés du royaume.

Parmentier n'était heureusement pas un homme facile à décourager ; quand il mourut, en 1813, la culture de la solanée, que François de Neufchâteau avait proposé d'appeler la *parmentière*, était très-répandue en France et gagnait tous les jours assez de terrain pour permettre de conclure qu'elle serait universelle, dix années plus tard.

Nous devons donc réellement la pomme de terre au désintéressement, à l'énergie, à la persévérance de Parmentier ; et tout homme de cœur doit profondément regretter que la proposition de François de Neufchâteau n'ait pas été adoptée d'enthousiasme. L'indifférence des uns, la jalousie des autres, l'ignorance du plus grand nombre firent prévaloir le nom sous lequel la *pomme de terre* est généralement désignée aujourd'hui. Les gouvernements, toujours prodigues de récompenses envers les gens de